

S U I T E
À L' H Ô T E L C R Y S T A L

Olivier Rolin, né en 1947, est l'auteur de plusieurs romans, dont *L'Invention du monde* (1993), *Port-Soudan* (prix Femina, 1994), *Méroé* (1998) et *Tigre en papier* (2000). Il a également écrit des récits de voyage dont *En Russie* (1987), *Mon galurin gris* (1997), et a été journaliste et éditeur.

Olivier Rolin

SUITE
À L'HÔTEL
CRYSTAL

R O M A N

Éditions du Seuil

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
« LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIECLE »
DIRIGÉE PAR MAURICE OLENDER

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-109286-8
(ISBN 2-02-057329-6, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, octobre 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Si chaque homme ne pouvait pas vivre
une quantité d'autres vies que la sienne,
il ne pourrait pas vivre la sienne. »

Paul Valéry, *Variété*.

« Je garde une mémoire exceptionnelle,
je la crois même assez prodigieuse, de
tous les lieux où j'ai dormi... »

Georges Perec, *Espèces d'espaces*.

Avertissement

Rappelons les faits. Quelque six mois après la disparition¹ de l'auteur des textes rassemblés ici pour la première fois de façon systématique et critique, Mme^{***}, une de ses proches relations, ayant égaré une mallette quelque part sur le trajet de son domicile à son bureau, se rend à tout hasard au service des objets trouvés, rue des Morillons dans le XV^e arrondissement de Paris. Elle ne l'y découvre point mais à divers signes sûrs elle reconnaît en revanche, au milieu d'une collection hétéroclite, la valise à soufflets de son ami, en compagnie de qui elle a fait de nombreux voyages. Ladite valise a été oubliée dans un taxi, et il est impossible de remonter jusqu'au « perdant » – c'est ainsi que les fonctionnaires de la rue des Morillons appellent les distraits. Le délai de garde ayant expiré sans qu'aucune revendication ait été

1. Dans des circonstances dont chacun se souvient (voir vingtième « chambre », note 2, et vingt-deuxième « chambre »).

présentée, on la lui remet. Ouverte, elle s'avère contenir, outre quelques effets vestimentaires, un petit tas de livres et de papiers (feuilles A4 manuscrites, sorties d'imprimantes, pages détachées de cahiers ou de carnets, pages de garde déchirées, enveloppes, papiers à lettres d'hôtels, cartes postales, dos de cartes géographiques, plans de villes, etc.). Les textes consignés sur ces supports disparates² ont tous en commun de décrire minutieusement une chambre d'hôtel, à la façon presque d'un huissier, puis de narrer, plus ou moins succinctement, une histoire survenue à l'auteur dans ou à partir de ce lieu.

Quelle était exactement l'architecture du livre projeté, dont ces « chambres » seraient les briques éparses, non encore maçonnées ? Y avait-il même à proprement parler le projet d'un livre ? Voilà ce que nous ne saurons jamais avec certitude. A la dernière question, on peut tout de même répondre par l'affirmative avec des chances raisonnables de ne pas se tromper. Dans l'hypothèse contraire, en effet, on comprendrait mal cet effort prolongé, systématique, de rédaction de notices « topautobiographiques » – on voudra bien nous pardonner ce néologisme par lequel on prétend rendre compte de l'articulation, assez singulière dans l'histoire de la littérature, et pour tout dire légèrement incongrue, entre un « état des lieux » (*topos*) et un récit autobiographique éclaté et lacunaire. Qu'il y ait eu projet, cela semble donc

2. Nous avons, à chaque fois, signalé en note le type de support sur lequel le texte se trouvait consigné.

hautement probable. Quel était-il ? On en est réduit aux conjectures. L'auteur, il est vrai, semble fournir des explications à ce sujet³ : mais rien ne prouve qu'il ne s'agisse pas d'une facétie destinée à brouiller les pistes. Dans l'ignorance à laquelle nous sommes condamnés, la seule chose qu'il semble raisonnable de penser, c'est qu'il mettait en quelque sorte l'ensemble des textes contenus dans la valise sous la double invocation des deux phrases, l'une de Paul Valéry, l'autre de Georges Perec, qu'il avait griffonnées au dos d'un billet de train Tokyo-Hiroshima en date du 15 juin 2003, et que nous avons fait, pour cette raison, figurer en exergue. C'est une supposition modeste, plausible, mais nullement assurée pour autant.

On n'a trouvé aucune indication explicite permettant d'établir un ordre parmi ces textes épars. Celui qui est ici proposé est donc entièrement notre fait. Différentes raisons (rapports entre les personnages, etc.) nous l'ont suggéré. Il laisse cependant subsister certaines bizarreries, incohérences ou contradictions, inhérentes sans doute à un projet inachevé. En tout état de cause, plusieurs autres classements (peut-être même une infinité) seraient possibles. L'index a bien évidemment été établi par nos soins. Nous avons fait apparaître sous forme de notes de l'auteur (*NdA*) des indications qui, la plupart du temps, ne figuraient pas en tant que telles dans le (ou plutôt les) manuscrit(s),

3. Voir vingtième « chambre », et la note 2, p. 104, dans laquelle nous discutons cette question. Voir aussi l'examen d'une hypothèse ingénieuse à la note 1 de la « chambre » 37.

mais, portées en marge, ou, d'une autre encre, en travers des lignes, semblaient être non des développements, mais des commentaires du texte. Le texte que nous avons placé à la fin (numéro 43⁴) peut s'interpréter de différentes manières : il peut s'agir d'une sorte de poème en prose d'inspiration larbaucendrarsienne (ou de son ébauche). Il peut aussi, tout simplement (et c'est l'hypothèse qui a notre préférence), s'agir d'un aide-mémoire, de notes prises en vue de la rédaction envisagée de nouvelles « chambres ». Dans un cas comme dans l'autre, il nous a semblé juste de conclure avec lui ce recueil.

Nous nous devons enfin de mentionner que les circonstances quelque peu rocambolesques dans lesquelles ces papiers ont été retrouvés ont fait naître, chez certains, l'hypothèse d'une supercherie. Il faut d'ailleurs reconnaître que plusieurs textes (notamment le trente-neuvième) peuvent accréditer cette idée, semblant fonctionner un peu à la manière d'un indice qu'un faussaire ironique dissimulerait dans son faux. Néanmoins, diverses considérations – graphologiques, stylistiques, biographiques et même psychologiques – nous invitent à rejeter cette hypothèse comme exagérément tortueuse et même un peu paranoïaque⁵. Qu'on

4. Le titre, « Hôtel du Point final », est de nous.

5. Pour ne prendre qu'un exemple, biographique : il est avéré que l'auteur a en effet voyagé par le train Shinkansen entre Tokyo et Hiroshima le 15 juin 2003. Imagine-t-on l'organisation qui serait nécessaire pour camoufler ainsi le faux sous le vrai, cela non pas une ou deux fois, mais à de multiples reprises ? Les lecteurs désireux d'en savoir plus peuvent se reporter au dossier très complet réuni dans la *Revue de pseudologie* n° 22.

nous permette d'ajouter une considération toute personnelle, qui ne doit rien à l'analyse critique, tout à l'idée romanesque que nous nous faisons du monde : loin d'être la marque d'une machination, l'insolite même des conditions dans lesquelles nous sont parvenues ces pages est le sceau de leur authenticité. *Mirum verum* : le vrai est étonnant.

L'Éditeur

Chambre 308, Заполярье Гостиница (hôtel du Pôle), Khatanga :

La chambre mesure environ 4 × 5 m. Une cloison percée en son milieu d'une ouverture de 2,5 × 1 m la découpe en deux parties (à la façon d'une iconostase) : une étroite entrée, d'environ 1 m de profondeur, sur toute la largeur de la chambre ; puis, derrière la cloison, la chambre proprement dite. La porte d'entrée est peinte en blanc, l'entrée en kaki, l'encadrement de l'accès à la chambre forme une arche blanche. Une plinthe marron court au pied des murs. Le sol est couvert d'un lino imitant (mal) un plancher à petites lattes. Le plafond, à environ 3 m de hauteur, est peint en blanc. A droite en entrant, un petit appareil bleu nommé 50 лет Победы (50^e anniversaire de la Victoire), d'usage inconnu, est fixé au mur au niveau du haut de la porte. En dessous, deux interrupteurs. Le mur de gauche de l'entrée porte un lavabo de faïence blanche surmonté par un grand miroir ovale dans lequel, lorsque j'arrive du dehors, je m'amuse de mon visage écorché par le froid sous la chapka en poil de

loup. A droite, en face, la porte métallique, à deux battants étroits, de la penderie. Au plafond, une ampoule nue.

Les murs de la chambre proprement dite sont recouverts d'un papier imprimé de motifs floraux marron en bandes verticales sur fond gris-beige imitant la trame d'un tissu. De chaque côté de la chambre est disposé un lit monoplace revêtu d'une sorte de bâche à fleurs jaunes et marron. Entre la cloison de l'« iconostase » et le pied de chacun de ces lits, une chaise en bois assez branlante. La cloison qui fait face à l'entrée est percée d'une fenêtre d'environ 1,75 × 1,75 m, à doubles vantaux et doubles vitrages. Les panneaux en sont bloqués, seul s'ouvre, en haut à droite, un petit vasistas. Les vitres extérieures sont recouvertes intérieurement (j'espère qu'on me suit) d'une croûte de glace. Sous la fenêtre, un énorme radiateur de fonte, en avant duquel est posée une table à plateau carré de formica vert pâle recouvert d'une toile cirée à motifs floraux marron sur fond blanc. Au plafond, une lampe affecte exactement la forme d'un verre à cognac renversé et dépoli.

Des verres de cognac, enfin de l'espèce de sirop casse-tête que les Russes appellent ainsi, j'en ai bu quelques sérieuses douzaines avec Gricha, au bar de l'Aviation, une simple piaule au rez-de-chaussée de l'hôtel, tendue de peluche rouge sombre et équipée d'une télé. Il y a aussi, sur une étagère, incongru, un ventilateur. Une molle et lente blonde fait office de serveuse (entre autres). Gricha, c'est le colonel

Grigor Iliouchinsk, ancien champion de boxe de l'arme blindée, nez cassé en conséquence, l'oreille droite manquante, arrachée par une balle en Afghanistan, cent kilos de viande, sourire rare où se mêle, comme dans les yeux du « serpent qui danse » baudelairien, « l'or avec le fer », crâne au papier de verre protégé du froid par un bonnet de laine rouge, vêtu toujours de treillis de camouflage sur lequel il passe un blouson d'aviateur, le plus grand buveur de cognac que j'aie connu, un cœur pur. Il tire l'ordinaire de ses revenus du maquereutage de quelques filles, dont Severina, la grosse blonde de l'Aviation, et de l'exploitation d'une bande de misérables en rupture de ban qui pêchent et chassent pour lui dans la toundra. Au volant de son camion ГАЗ, il va chaque mois récupérer les lingots de saumons gelés, les peaux de rennes ou de renards bleus, raides comme des tôles, qu'il paye avec quelques bouteilles de vodka et force coups de poing dans la gueule.

Juché sur le radiateur brûlant, debout sur la pointe des pieds (dans la position d'un mec qui chercherait maladroitement à se pendre, comme s'est pendu, dans une chambre d'hôtel de Buenos Aires, Sergueï Antonomarenko : mais c'est une autre histoire, que je raconterai en temps voulu), j'ai ouvert le vasistas en haut à droite de la fenêtre intérieure de la chambre 308, et gratté la glace entre les deux vitrages. A chaque expiration mon haleine dépose sur la vitre extérieure une légère pellicule givrée que je dois balayer de ma main agissant comme un essuie-glace.

Par le regard ainsi pratiqué, j'aperçois, à droite, le bâtiment revêtu de tôles brillantes de l'aéroport, un quadriréacteur Antonov sur le tarmac, quelques immeubles de brique ou de tôle, des baraques longues couvertes de bois ou de tôle, couleur brun ou tilleul, un gazomètre, des tuyaux de cheminée hauts et grêles, haubanés, empanachés de fumée, des poteaux électriques en bois, un camion-citerne cabossé et mazouteux. Quelques passants très emmitouflés, chaussés de bottes de feutre, se dandinent sur la neige sale. Au centre de tout ça, je vois surtout Gricha procéder au chargement de l'Antonov : énorme, gesticulant, vociférant (naturellement, je ne l'entends pas, mais je vois son visage se déformer rythmiquement ; Gricha a ce qu'on pourrait appeler un visage peu expressif, je veux dire par là que certaines expressions, la colère ou le défi, par exemple, s'y affichent mieux que d'autres). Les ogives nucléaires sont posées sur six remorques bâchées tirées par deux tracteurs.

Du beau matériel, qui n'a jamais servi, oublié depuis la fin de l'URSS dans les souterrains de Khatanga. Au bar de l'Aviation, l'alcool portant aux confidences, Gricha m'a raconté qu'il cherchait un client. J'ai appelé Crook, un ancien du MI6 viré pour mythomanie et usage de stupéfiants, un artiste, virtuose des affaires interlopes, des coups à trois ou quatre bandes. Crook connaît la terre entière, c'est-à-dire le haut du panier de crabes internationaux. Il ne lui a pas fallu plus de deux jours pour nous mettre en rapport avec le Leader Bien-Aimé de la

Rpop#%µ©!;!¾œ□2&¹. J'estime n'être pas pour rien dans la réussite de la transaction. Ce ne sont pas ses minables relations qui auraient pu aider Iliouchinsk à fourguer sa marchandise. Or, quelque chose me dit qu'il est en train d'essayer de me doubler. Quelqu'un, en fait : Severina. On ne peut pas ajouter trop foi à ses racontars, ses lumières sont modestes, et d'ailleurs la pauvre fille s'imagine qu'elle va s'enfuir avec moi de Khatanga, ce trou sibérien très au nord du cercle polaire. Tout de même... je ne suis pas tranquille. Voilà pourquoi, malcommodément juché sur le radiateur de la chambre 308, je mate en douce par un trou ménagé dans la croûte glacée du vitrage extérieur. C'est idiot : que vais-je apprendre ainsi ? Mais je ne peux m'en empêcher. On entend les beuglements d'une troupe d'ivrognes, dans le couloir. Des portes claquent violemment.

Texte manuscrit sur trois pages de garde arrachées des Misérables, de Victor Hugo, éd. Laffont, coll. « Bouquins ».

1. Chacun rétablira. Sur cette affaire, voir trente-quatrième « chambre », note 2 (NdE).

Chambre 1210, Noras Beach Hotel, rue Tahr-el-Bahr, Port-Saïd :

C'est une chambre très compliquée à décrire. Très longue, peut-être une douzaine de mètres, c'est plutôt un petit appartement. Ce qu'il faut comprendre, c'est que le mur qu'on a à main droite en entrant file d'un seul trait jusqu'au balcon (si l'on excepte un pilier-pilastre qui saille de quelques centimètres en face de la salle de bains), tandis qu'à gauche les plans se disposent sur différentes profondeurs. Ce mur ne porte en tout et pour tout, à la hauteur du premier lit, qu'une tablette à deux tiroirs surmontée d'une glace elle-même surmontée d'un spot noir (il m'arrivait d'y surprendre une image de moi qui, exceptionnellement, ne me déplaisait pas : bronzée, amaigrie, poil ras, yeux libertins).

La porte d'entrée, en bois très grossièrement verni (barbouille pleine de coulures sombres) ouvre sur un vestibule d'environ 3 × 3 m où se trouve, à gauche, sous une fenêtre-vasistas en verre dépoli, encadrée de bleu roi, une table basse en bois jaunâtre flanquée de

- Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann.*
- Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes.*
- David Shulman, *Ta'ayush. Journal d'un combat pour la paix. Israël Palestine, 2002-2005.*
- Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple.*
- Jean Starobinski, *Les Enchanteresses.*
- Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse.*
- Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*
- Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*
- Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori.*
- Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*
- Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*
- Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne.*
- Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique.*
- Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*
- Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II.*
- Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*
- Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes.*
- Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*
- Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle.*